

Enfances.

Romain Rolland à Clamecy

Jean Lacoste

23 août 2010. *Devant le musée Romain Rolland*

Pourquoi ce titre au pluriel ? On ne vit qu'une enfance, hélas... ou tant mieux, aurait dit le sombre Jules Renard. Avec cette promenade intitulée « Enfances » il s'agit – comme les fois précédentes – non pas de reprendre, en historien, la biographie de Romain Rolland, dans sa vérité, mais de mieux comprendre et apprécier Romain Rolland, en tant qu'écrivain. En tant qu'écrivain vivant. Il s'agit de retrouver, sur les lieux mêmes, son enfance telle qu'elle a été vécue par lui et surtout telle qu'elle a été remémorée et perçue par lui.

Goethe, le grand écrivain allemand que Romain Rolland appréciait tout particulièrement, avait intitulé *Poésie et vérité* son autobiographie. Il s'agit dans cet esprit de dégager la « poésie », l'atmosphère vécue d'une enfance, de mieux saisir le lien entre un écrivain, son œuvre et le lieu dans lequel il a vécu et il a écrit, comme nous l'avons déjà fait à Vézelay, à Brèves et dans les alentours. Il était naturel de venir à Clamecy. Plus que naturel, nécessaire puisque c'est ici qu'il est né.

Mais quelques dates pour situer les « enfances » de l'écrivain. Le musée Romain Rolland devant lequel nous nous trouvons a englobé la maison natale. C'est symbolique de ce processus par lequel les hommages officiels finissent par faire oublier l'écrivain toujours vivant pour les lecteurs. C'est donc ici que Romain Rolland est né le 29 janvier 1866 sous le Second Empire, et (dit Stefan Zweig), « sous le signe de la guerre » – c'est en effet l'année de la bataille de Sadowa en Bohême, qui consacre la prédominance militaire de la Prusse sur l'empire de l'Autriche-Hongrie. Un tournant oublié dans l'histoire de l'Europe. Romain Rolland aura de ce fait connu trois guerres avec l'Allemagne 70, 14 et 39...

Deux ans plus tard en 1868, naissance d'une première sœur prénommée Madeleine. Puis 1870 la guerre : on entend à Clamecy tonner le canon prussien à Orléans ... Ce sont des années heureuses, de toute petite enfance. En juin 71, la petite Madeleine, la sœur aînée meurt à Arcachon, du « croup » : la mère va porter ce

deuil toute sa vie et Romain Rolland va découvrir la compassion. C'est une césure. Naissance en 1872 de l'autre Madeleine, qui deviendra une angliciste et une militante et qui va accompagner son frère toute sa vie, dans l'ombre.

En 1873, le petit Romain Rolland entre à l'école à 7 ans et demi.

Sept ans plus tard la famille (père, mère, sœur et grand-père) quitte Clamecy pour Paris en septembre 1880 – où l'adolescent fragile découvre la France de Jules Grévy et de Jules Ferry, une France revancharde, sceptique et assez matérialiste. Romain Rolland quitte la petite ville à l'âge de quatorze ans, en pleine adolescence avec une personnalité encore en formation mais qui est déjà esquissée, dessinée dans ses grandes lignes. « Romain Rolland à Paris », c'est une autre histoire, que nous avons détaillée naguère lors d'une promenade autour du jardin du Luxembourg.

Disons que ce départ pour Paris ouvre une période de crise : le jeune homme n'aimera jamais la grande ville. Est-ce à dire qu'il a aimé Clamecy ? Nous devons à la vérité de dire que la nostalgie de Romain Rolland va plutôt en direction de la maison de sa grand-mère, Ursule Boniard, à Brèves : raison pour laquelle sans doute il a souhaité être enterré dans ce village.

Romain Rolland ne reviendra pour la première fois à Clamecy qu'en 1913, avec sa mère, alors qu'il est déjà célèbre comme l'auteur de *Jean-Christophe*.

La « ratoire »

Une fois posées ces dates (1866-1880), notre promenade s'organisera autour de quelques mots. Le premier ne figure pas dans le Larousse ni dans le Littré, ni aucun dictionnaire et n'est pas, semble-t-il, un mot de patois : c'est la « ratoire ». C'est ainsi que Romain Rolland intitule le premier chapitre son *Voyage intérieur*, des fragments de mémoires que Romain Rolland rédige en 1924, mais qu'il ne publiera en partie qu'en 1942, sous l'Occupation. Et d'emblée Romain Rolland nous dit quelque chose d'important et d'original.

« Familles, je vous hais », disait Gide dans *les Nourritures terrestres*, exprimant son horreur des « foyers clos » et des « portes » refer-

mées ». Romain Rolland ne hait pas sa famille, on ne sent pas non plus chez lui cette révolte sourde et ironique contre le monde bourgeois que l'on découvre dans *les Mots* de Sartre, cet esprit de sabotage. Romain Rolland ne rejette pas ses origines modestement bourgeoises, sa famille de notaires, de « robins », de notables ; il ne répudie pas non plus le « pays aimable », paisible et harmonieux, de la « Bourgogne nivernaise » dans lequel il a vécu, même si, au fond, il préfère les montagnes suisses.

Mais n'en est que plus fort le sentiment d'avoir été prisonnier, d'avoir étouffé, d'avoir été – lui aussi comme Madeleine – asphyxié par sa propre faiblesse.

Aussi n'éprouve-t-il aucune nostalgie de l'enfance. Il est frappant d'entendre que le premier souvenir qu'il recueille de son enfance n'est pas une sensation, ou une impression, mais une question, d'ailleurs double, presque métaphysique : « D'où est-ce que je viens ? » et « Où suis-je enfermé ? » Son enfance à Clamecy sera donc marquée, non par la révolte, non par la résignation, mais par la recherche des moyens de s'évader, par la quête des « chemins invisibles d'évasion ».

Le « canal opaque » « gras et vert » qui coule sous les fenêtres de la maison natale à l'époque et qui a été comblé plus tard au début du XXe siècle, n'offre pas de véritable voie d'évasion : de l'eau stagnante, trop d'écluses, un pont tournant, la lente avancée des péniches qui sont halées sous ses fenêtres par des « hommes maigres ». Romain Rolland n'est pas marin, il n'est pas attiré par l'océan, il n'est pas Rimbaud qui se voit en « bateau ivre », entraîné loin de « l'Europe et ses vieux parapets », « insoucieux de tous les équipages ». Il est, dira-t-il à Freud, un « animal terrestre », *ein Landtier*. Il rêvera cependant au Rhin puissant et wagnérien au début de *Jean-Christophe*, dans une étonnante transfiguration de cette Yonne canalisée qui a bercé l'enfant.

Quant au monde du travail, il ne le voit que de loin en spectateur, il ne connaît que l'ennui de son milieu petit-bourgeois. Loin de la nature, de la puissante nature dont il aura l'intuition en allant à pied à Brèves, et surtout dans les Alpes. Il se sent enfermé dans les villes.

La maison natale a été vendue vers 1895 par la mère après l'installation à Paris ; elle est alors agrégée par la municipalité à l'hôtel de Bellegarde voisin, qui sert d'hospice depuis le XVIIIe siècle. D'où le nom de « Rue de l'hospice » devenue en 36 par décision du conseil municipal rue Romain-Rolland. Et après la construction de l'hôpital moderne en 1932 sur son emplacement actuel, route de Beaugy, la maison devient une sorte de dispensaire baptisé

« bains douches ». Installation que Romain Rolland visite avec Macha dans l'été 36. Le soir du 10 août 36, il écrit dans sa chambre de la Boule d'or (*Journal inédit*) : « <Nous> allons saluer ma vieille maison natale, transfigurée. Bains-douches, service d'hygiène. Le jeune architecte <Jean Avarre, futur architecte du centre Jean-Christophe> est dans la cour, radieux. Je ne reconnais plus ma coque ; il ne reste que les lignes principales ; mais c'est très bien ainsi, et elle a bon air appuyée au vieux hôtel de Bellegarde ; nous nous disons que c'est bien mieux qu'elle soit vouée désormais à l'utilité publique que d'être le lot d'un particulier. » On admirera le collectivisme très Front populaire, mais aussi – psychanalyse sauvage – on devinera le soulagement de voir tout un passé liquidé... Sa mère avait liquidé les attaches avec Clamecy, Romain Rolland accepte de voir « liquidée » la maison natale.

L'arbre

Nous sommes en ville, et l'arbre dont il est question est un arbre généalogique... *Le Voyage intérieur* est une œuvre d'autant plus intéressante qu'elle a été écrite après la rencontre avec Freud à Vienne en 1924, et qu'elle est une sorte de réponse à la psychanalyse. Romain Rolland connaît l'œuvre de Freud depuis longtemps – il a feuilleté *L'Interprétation des rêves* dès sa parution (1900) – et Freud lui-même admire Romain Rolland, à la fois pour son action pendant la guerre et pour son roman, *L'Âme enchantée*. Mais sur l'enfance ils divergent : on sait que, pour Freud, tout se noue dans les relations entre le père, la mère et l'enfant, dans ce complexe d'Œdipe qui tire sa force de la thèse de la « sexualité infantine ». Romain Rolland récuse cette interprétation à la fois pour lui et d'une façon générale – ce que Freud voit comme une forme caractérisée de « résistance » – et il a une vision plus large que ce triangle, que cette « ratoire » psychologique et familiale.

Romain Rolland va au-delà de la famille *stricto sensu* du père et de la mère, il porte son regard plus loin, comme d'habitude, en cherchant à reconstituer son « arbre » – titre du chapitre du *Voyage intérieur* qui traite de sa famille, et qui met en évidence les racines, dont Romain est en quelque sorte le fruit. Il parle alors de sa *gens*, mot latin qui désigne à la Méditerranéenne la « famille », le clan. Et il intègre les deux branches si dissemblables – les Courrot, la branche maternelle et les Rolland-Boniard – envers lesquelles il éprouve une sorte de sentiment de responsabilité. Romain Rolland n'a pas de « nostalgie » de son enfance étouffante, mais il assume ses aïeux des deux branches (maternelle et paternelle) dont lui, qui

a reçu le don d'écrire avec facilité et qui a bénéficié d'une éducation humaniste, se veut en quelque sorte le porte-parole ou le secrétaire. Pour lesquels il éprouve de la gratitude.

Romain Rolland, comme Freud, a conscience de l'importance de l'enfance dans la construction de l'âme, dans la formation d'une vocation d'écrivain. Mais cette enfance plonge ses racines dans une histoire bien plus ancienne que le petit noyau familial.

Romain Rolland se voit comme la synthèse d'influences différentes (psychiques plus que sociales), même s'il parle parfois (l'époque le veut et l'admet) des « races » qui se mêlent en lui. « Races » de Bourgogne et de Franche-Comté, voire « races » de la Chapelle Saint-André (pour la mère) et de Monceaux-le-Comte et de Brèves pour le père, ce qui relativise la portée de ce terme... Mais, à l'inverse de Gide qui refusait de se soumettre à l'exigence d'enracinement à la Barrès, Romain Rolland – l'internationaliste – revendique ses origines familiales. Non pas pour exclure, au nom de je ne sais quelle l'identité nationale, mais pour réunir et s'ouvrir.

Il se décrit début 1914 dans une lettre à son disciple Louis Gillet, de l'École normale supérieure, qui prépare un livre sur lui en évoquant deux côtés (comme chez Proust...), le côté Rolland et le côté Courot. Et, comme chez Proust, les deux côtés, les deux « lignées » finissent par se rejoindre. Romain Rolland se retrouve finalement surtout dans deux « révoltés », dans deux « flammes secrètes » de sa famille, pourtant on ne peut plus dissemblables.

Certes, il rend un tardif hommage à son père, homme aimable et solide, mais trop soumis à sa femme, qui vit avec lui en Suisse depuis qu'il est veuf et qui meurt en 1931. Père effacé, absent. Mais la figure qui compte est celle de sa mère Marie Courot (1845-1919), possessive et emmurée dans le deuil de la petite Madeleine, étrangère au monde des notaires de Clamecy et aux affaires de son mari, et musicienne dans l'âme. L'attachement de Romain Rolland à sa mère n'est pas moindre que celui de Marcel Proust

La vraie figure paternelle, c'est l'aïeul Boniard, son arrière grand-père, auquel il a consacré un article haut en couleurs dans le *Bulletin de la Société scientifique* de Clamecy de 1934 (« Le grand-père du petit-fils à Colas ») et qui a été un peu le modèle, transposé au XVIIIe siècle, de Colas Breugnot.

Jean-Baptiste Boniard, né à Brèves en 1768, mort en 1843 ; un siècle presque exactement avant son petit-fils ; envoyé à Paris pour devenir clerc de notaire, le jeune homme assiste

à la première du *Mariage de Figaro* en 1787, et à la première de la Révolution, le 14 juillet... Rentré dans la Nièvre dès décembre il devient un « apôtre de la liberté » un peu rabelaisien, un peu anticlérical, mais il reste imperméable au fanatisme politique et protège même les intérêts des seigneurs du château de Brèves. Il fait surtout une cour passionnée pendant trois ans à la belle Ursule, qu'il épouse enfin, en 93, elle sans dot et lui sans métier. Il étudie l'algèbre, l'astronomie, pratique l'arpentage, s'intéresse à toutes les sciences et techniques. Il devient notaire en 1801, et, par rejet de la dictature militaire – « le pire des fléaux fut, pour tous les Rolland, la dictature militaire » écrit Romain – il se rapproche des royalistes et devient sous la Restauration maire de Brèves de 1815 à 1831. Devenu veuf en 1823, il voyage – notamment en 1837 dans le Midi, avec le curé et le nouveau notaire, dans un équipage pour vérifier une prédiction de Nostradamus... – ; il s'enthousiasme à la fin de sa vie pour la *Vie de Jésus* de Renan et la critique biblique, et développe sur l'unité de la science et du « libre esprit religieux » des idées qui sont proches – son petit-fils le reconnaît – de celles exposées dans *Jean-Christophe*. Mais surtout il fut bon vivant, buvant, mangeant, discutant, dans un esprit de convivialité intelligente qui pourrait bien être la forme suprême de la civilisation.

Les cloches de Saint-Martin

J'ai évoqué les « chemins invisibles de l'évasion ». Une forme d'évasion qui ne lui fut pas accordée, dont il n'a pas voulu, est la religion. Jamais Romain Rolland n'a admis, n'a reconnu, n'a « confessé » qu'il avait la foi au sens qu'un chrétien donne à ce terme. Il se veut rationaliste. En même temps, son rationalisme n'a rien d'étroit, ni de fanatique, car, comme toute sa génération – Bergson, né en 1859, qui ouvre la voie, l'ami Claudel né en 1868, Péguy en 1873, mais aussi André Gide d'une certaine manière né en 1869 – il rejette la forme de matérialisme sceptique, ironique, triomphant, qui domine à la fin du XIXe, ce que Claudel appelle « la stupeur positiviste » dans son texte sur Rimbaud. Il est sensible à une forme d'aspiration religieuse vague mais héroïque. Une de ses premières œuvres est le *Saint-Louis* publié en 1897 dans *la Revue de Paris*, véritablement à contre-courant. Une « tragédie de la foi », qu'il mettra en parallèle, non sans regard critique, avec la foi des révolutionnaires et le « triomphe de la raison ». On a conservé un texte étonnant de lui sur la messe à Saint-Martin.

Romain Rolland, s'agissant de la religion, se bat sur deux fronts. D'un côté, il rejette le clé-

ricalisme, les miracles, la dévotion superstitieuse et l'Église constituée ; il abhorrera le cléricisme du régime de Vichy quand il sera à Vézelay. En même temps, il a le plus profond respect pour la foi de sa mère, il admire saint François d'Assise – rappelons-nous ce qu'il dit de la Cordelle à Vézelay – et il est entouré de gens qui se convertissent, ou se sont convertis, comme Claudel, Péguy, et, dans les années quarante, sa propre femme, Marie.

D'où cet échange tout à fait important dans le monde des idées entre lui et Claudel quand il est à Vézelay, mais, avant, avec Freud dans les années vingt. Freud, en 1927, critique la religion dans *L'Avenir d'une illusion*, en parlant d'elle comme d'une « névrose obsessionnelle ». Il envoie le livre à Romain Rolland qui, par sa lettre du 5 décembre 1927, défend la « sensation religieuse » : « en ce sens – dit Rolland – je puis dire que je suis profondément religieux » (...), « je mène de front sans gêne et sans heurt une vie 'religieuse' (au sens de cette sensation prolongée) et une vie de raison critique (qui est sans illusion) ». Ce « sentiment océanique », est-ce une « illusion », comme le pense Freud, ou, comme dit Romain Rolland, qui s'intéresse à cette époque aux mystiques de l'Inde, une « source d'énergie » ? Freud répondra en 1930 par la critique du « sentiment océanique » dans *Malaise dans la civilisation* et Romain Rolland par sa lettre du 3 mai 31 réplique à son tour en se définissant comme « un vieux Français sans illusions », mais défend le « fait psychologique » de la sensation « océanique », c'est-à-dire cette religiosité spontanée en chacun.

Livres et cahiers

La médiathèque de Clamecy est logée dans l'ancien lycée où Romain Rolland a fait ses études, avec la Société scientifique et le Conservatoire. L'école qu'il découvre à 7 ans et demi est un grand moment pour le futur écrivain qui va bénéficier, sous la férule exigeante de sa mère, d'une éducation soignée, humaniste, solide, avec latin, histoire, rhétorique, etc.. L'école va de 8 heures à 10 heures et de 14 à 16 heures, sauf le jeudi et le dimanche, et le reste du temps est occupé par les devoirs et le piano. Il travaille avec acharnement, en garçon obéissant, mais c'est la lecture dans la bibliothèque familiale, presque en cachette, des contes, des romans, des pièces de théâtre (lues) qui va lui apporter la véritable libération, l'évasion rêvée – en dehors de l'école –. C'est ainsi qu'il découvre Shakespeare et ses figures féminines. Caractéristique est cette rêverie autour de figures féminines à la manière de Chateaubriand et sa « sylphide »... En même temps

c'est sans doute à Shakespeare qu'il devra l'ambition d'écrire une série de tragédies – une « geste dramatique » – autour de la Révolution, à la manière de Shakespeare dans ses tragédies historiques. Romain Rolland a d'abord écrit des pièces de théâtre et il a connu son premier succès avec une pièce *Les Loups* de 1898 qui était une évocation de l'affaire Dreyfus transposée à l'époque de la Révolution. Il écrira au total huit pièces sur la Révolution, avec des succès divers, mais qui représentent un ensemble qui mériterait d'être reconstitué dans toute son ampleur.

A l'influence de Shakespeare se mêle celle de Corneille, l'éloquent Corneille, à la parole facile, dont l'héroïsme enthousiasme le jeune homme. On a conservé de lui un fragment d'une tragédie en alexandrins, intitulée *Les Noces d'Attila*, écrite « sous l'influence toute scolaire de Corneille ». Le sujet en est assez improbable, mais bien dans le ton de cette obsession de l'invasion allemande qui domine la France de cette époque. La Gaule est envahie par les Huns menés par Attila qui veut épouser la fille du chef gaulois, Syldova; elle (la Gaule) est sauvée par les Romains – rappelons que Romain Rolland porte ce prénom parce qu'il a été conçu à Rome en 1865, si l'on en croit une lettre à Gorki – et le général romain épouse la jeune Gauloise Syldova.

Mais sa vocation d'écrivain le pousse aussi à écrire des romans, inspirés de Jules Verne comme une *Histoire d'un voyage à l'île du volcan*, qu'il rédige en 1878 ou, en 1879, *Les Aventuriers de Floride* en collaboration avec un autre élève du lycée, Boidot, qui est plutôt un scientifique. Boidot se charge des chapitres scientifiques et techniques, des digressions savantes sur la botanique et la géologie, à la manière de Jules Verne, tandis que Romain Rolland assure les dialogues, le romanesque...

Cette collaboration entre les deux forts en thème ne mériterait pas d'être relevée si le destin n'était intervenu d'étrange façon dans leur vie. En 1886, Romain Rolland entre à l'École normale supérieure, son condisciple Boidot, lui, intègre Polytechnique. Et il sera tué au début de la guerre de 14, avec rang d'officier. Romain Rolland mentionne avec émotion sa mort dans son *Journal des années de guerre*, tout de suite après celle de Péguy. La ville de Clamecy donnera le nom du commandant Boidot à la place des Jeux, où se trouve le monument aux morts : deux camarades, l'un officier mort pour la France, l'autre écrivain prix Nobel célèbre pour s'être opposé à la guerre, chacun célébré pour des raisons opposées et de manière différente...

Il faut dire un mot ici de ce qui a été sans

doute un des liens les plus forts de Romain Rolland avec Clamecy, outre le souvenir de sa mère, c'est la Société scientifique et artistique, fondée en 1876, par Edme Courot, le grand-père maternel dont il fait un beau portrait dans *Le Voyage intérieur*. Il avait dix ans quand la Société a été inaugurée et il est présent, à côté de son grand-père. Romain Rolland n'a cessé par la suite de manifester de l'intérêt pour cette société, pour le Bulletin de laquelle il confie des articles, notamment cet article de 34 dont nous avons parlé et qui est une savoureuse évocation de Jean-Baptiste Boniard, le « grand-père du petit-fils à Colas ». C'est une intéressante manière de publier dans la revue sérieuse et sévère de son grand-père maternel l'éloge de son remuant ancêtre paternel. L'austérité « janséniste » des Courot accueille l'esprit de Colas Breugnon. Les deux branches se retrouvent sous l'égide de la Société scientifique...

Un piano

Mais la véritable voie d'évasion, plus encore que les livres, fut la musique. Peu d'écrivains français ont un rapport aussi intime avec la musique. *Jean-Christophe*, ce vaste roman en dix volumes publié de 1904 à 1912 dans les *Cahiers de la Quinzaine* de Charles Péguy et dans lequel va se retrouver toute une génération de jeunes gens idéalistes qui seront fauchés par la guerre de 14-18, a cette originalité d'avoir pour protagoniste non seulement un Allemand, mais aussi un musicien, Johann Christoph Krafft.

Proust, dans *Contre Sainte-Beuve*, a ironisé sur ce roman qui prend pour héros un artiste et qui n'est pas lui-même œuvre d'artiste, dont l'originalité du style n'est pas la première préoccupation. Romain Rolland veut être lu et compris par tous, sans rien céder de ses ambitions, comme Hugo ... et son roman se fonde sur une expérience intime de la musique.

C'est auprès de sa mère, très jeune, qu'il a appris le piano, avec passion, et, jeune homme, il joue assez bien pour que ce talent lui ouvre les salons à Rome de Malwida von Meysenbug, l'amie de Wagner ; il rédige une thèse sur les débuts de l'opéra en Italie, il enseigne la musique, l'histoire de la musique et la musicologie à la Sorbonne – c'est même une discipline qu'il a fondée – il écrit sur les « musiciens du passé » et les « musiciens d'aujourd'hui » avec une grande sûreté de goût, il défend Ravel, Stravinsky, Debussy ; tout au long de sa vie, surtout, il écrit avec autorité sur Beethoven, depuis sa *Vie de Beethoven* (« une révélation ») jusqu'à son grand livre, *Les Grandes époques créatrices* (1928-1945). La musique – sa place

dans la vie et l'œuvre de Romain Rolland – est un sujet qui mérite d'être étudié.

Une certitude : son amour de la musique et son expérience intime de celle-ci plongent ses racines dans l'enfance. *Jean-Christophe* transcrit à l'évidence une expérience autobiographique, la découverte du piano.

Les faubourgs

Voici maintenant le Beuvron, le pertuis, le bief, le déversoir, les ponts ... Nous sommes au cœur de la « structure » de Clamecy avec la ville haute, fortifiée, où les comtes de Nevers ont édifié un château dès le X^e siècle – avec, autour, le « bourg » des bourgeois et des notables, avec les maisons à colombages, et plus tard les hôtels en pierre – et, en bas, les deux faubourgs : de l'autre côté de l'Yonne, le faubourg de Bethléem (« Beillan »), l'ancien faubourg de Panténor, avec son hôpital cédé aux évêques de Bethléem chassés de Palestine et désormais *in partibus* au XIII^e siècle. De l'autre, au pied de la ville, le faubourg populaire du Beuvron, où Colas Breugnon a sa maison.

Romain Rolland n'a pas manqué de traduire cette géographie sociale dans ce roman, notamment dans le chapitre « Émeutes » qui met en scène des flotteurs de Beillan. C'est dans ce chapitre que se trouve la citation qui accompagne la statue du flotteur par le sculpteur Pouyaud sur le pont de l'Yonne. De fait, Romain Rolland a cru retrouver dans ses ancêtres Courot un des « inventeurs », ou plutôt un des premiers investisseurs du flottage.

Colas Breugnon est attaché à sa maison du faubourg du Beuvron. Quelques mots sur *Colas Breugnon*, une œuvre énigmatique, qui a surpris les lecteurs de *Jean-Christophe* et les admirateurs du prix Nobel quand elle a été publiée en 1919. Romain Rolland commence cette œuvre rabelaisienne en Suisse, à Vevey, au printemps 1913 sous le titre de *Le Calendrier de Colas Brugnon [sic]*, ou *Bonhomme vit encore* (titre devenu épigraphe) il la conçoit comme un « intermède joyeux » après les dix ans de travail passés avec *Jean-Christophe*. Il est singulier que, pour se libérer des contraintes de son travail d'écrivain, pour respirer, en quelque sorte, Romain Rolland fasse retour vers Clamecy, l'endroit où – nous l'avons vu à de multiples reprises – il s'était senti prisonnier. Mais ce sont ses ancêtres, ses « races, ses « lignées » qui le libèrent : dans « l'Avertissement au lecteur » de mai 14, il écrit : « J'ai senti [après huit ans de travail sur *Jean-Christophe*] un besoin invincible de libre gaieté gauloise, jusqu'à l'irrévérence ». « Un retour au pays natal que je n'avais pas revu depuis ma jeunesse m'a fait reprendre contact avec ma terre de Bourgogne

nivernaise, a réveillé en moi un passé que je croyais endormi pour toujours, tous les Colas Breugnon que je porte en ma peau. Il m'a fallu parler pour eux. » « Ces sacrés bavards » « ont profité de ce qu'un de leurs petits-fils avait l'heureux privilège d'écrire ... pour me prendre comme secrétaire. » Il a cette formule extraordinaire : « J'ai écrit sous leur dictée. »

Colas Breugnon est une œuvre singulière : c'est la chronique d'une année à Clamecy sous le règne de Louis XIII, racontée avec beaucoup de verve et de truculence par un artisan ébéniste, « Bourguignon salé », bon buveur, bon mangeur, bon discoureur, avec ses deux amis le notaire et le curé ; un lecteur de Plutarque, stoïque et gai, amoureux de son travail. Le texte est très écrit, au point de paraître à certains critiques d'une langue un peu factice, et mêle mots de patois (en petit nombre), néologismes ironiques et vieux mots patentés. Tout cela est fait pour être dit, parlé, mâché, et traduit bien les réalités de ce Clamecy telles qu'elles ont été vécues par Romain Rolland enfant. Loin d'être un pastiche artificiel, c'est, je crois, une œuvre profondément authentique.

Tous les ans la mère de Romain Rolland passe quinze jours à Clamecy et se rend chaque jour deux heures au cimetière où sa fille Madeleine est enterrée, la première, celle qui est morte en 1871 du croup, cette forme de laryngite de nature diphtérique, qui étouffe par une membrane. Or, que voit-on au centre de *Colas Breugnon*, dans le chapitre « La mort de la vieille » : certes la mort de la femme de Colas (« la vieille »), mais surtout la maladie de sa petite-fille, Glodie, qui est à deux doigts de mourir ... étouffée. La « petite alouette », affolée... la révolte du grand-père qui accuse Dieu ... Ce sont des pages fortes. Et par une sorte de miracle la petite est sauvée, elle « ressuscite » tandis que sa grand-mère meurt. *Nunc dimittis*. Il est touchant de voir l'écrivain, revenu sur les lieux de son enfance, avec sa mère, s'arrogeant le droit de sauver *in extremis* cette petite sœur qui, dans le monde réel, n'a pas sur-

vécu...

Coûtats

Nous allons sortir de la ville qui étouffe, pour gagner la campagne et un dernier site rolandien évoqué par Colas Breugnon, Beaumont, par le chemin des Récollets : un ordre de franciscains qui eut dans ces lieux un couvent, du XVII^e siècle à 1790 et dont le nom vient de la « récollection », de la méditation...

Coûtat, « c'est le nom que les gens des faubourgs de Clamecy donnent à leurs petits jardins incrustés au flanc des collines », selon la définition que Romain Rolland donne lui-même de ce terme dans *Le Voyage intérieur*. C'est dans son coûtat de Beaumont que Colas Breugnon se retire quand il est atteint de la peste, dans le chapitre « La peste ».

Mais pour couronner ce périple nous lirons le premier épisode de *Colas Breugnon*, « L'Alouette de la chandeleur », une « récapitulation » qui est aussi une promesse de renouveau, de résurrection.

Le retour à Clamecy

Nous voilà de retour à Clamecy. Romain Rolland est revenu à plusieurs reprises à Clamecy, avec sa mère en 1913, puis pour l'enterrement de celle-ci en 1919, et à plusieurs reprises (1921), sans enthousiasme. Il faut attendre 36 et 37 pour le voir retrouver sa ville natale avec un peu de plaisir ; en 1936, notamment, il est célébré par la municipalité Front populaire issue des élections de mai 1935. Il cherche une maison, et, curieusement, c'est sur Vézelay que se porte son choix en 1937. Pour quelles raisons ? Le hasard ? Est-ce pour éviter de revenir sur les lieux de son enfance ? Il aura en tout cas tiré très tôt le bilan de son enfance, et une lettre à « Fräulein Elsa » de Noël 1907 nous donnera le mot de la fin...

août 2010

Jean Lacoste est agrégé de philosophie, docteur ès études germaniques.